

vitraux, où les poèmes de la Passion comme les légendes de la Bible sont traduits par des mains naïves et savantes.

Et ce pèlerinage dans les églises, vous pourrez le faire jusque dans les plus obscurs manoirs, jusque dans les chaumières les plus simples; partout les confréries ont montré leur empreinte; partout l'art a bégayé sinon parlé cette langue universelle du Beau dans le Vrai, du Sentiment dans la Nature.

Quand Violette eût prié, elle prit le bras de Bérangère et elle l'entraîna dans le parc pour parler encore de l'étrange absence du mort.

Où était-il s'il était mort ?

Où était-il s'il était vivant ?

Et cette femme toute blanche qui était venue comme une apparition et qui avait disparu comme un fantôme ?

### III

#### *Le voyage à Ems*

Ce fut un grand émoi dans le château quand on se raconta mystérieusement, en faisant le signe de la croix, que le duc de Paris n'était pas dans son tombeau. Selon l'homme à la lampe il était vivant. Il n'en doutait plus. Un homme comme lui ne pouvait pas mourir comme cela.

Violette n'osait avoir cette opinion. Tout le monde avait constaté sa mort. Monjoyeux lui avait serré la main après l'assassinat de M. de Fontaneilles et la main était déjà glacée. Et puis, s'il n'était pas mort, est-ce qu'il n'aurait pas reparu soit à Paris, soit dans son château ?

Et pourtant qu'avait-on fait de son corps ?

Violette eut un instant l'idée que madame de Fontaneilles avait pu s'en emparer dans l'aveuglement de sa passion. Qui sait si elle ne l'avait pas emporté dans la solitude où elle pleura toutes ses larmes ? Mais on ne détourne pas un mort dans un hôtel d'Ems, quand il y a des témoins des quatre coins de l'univers. D'ailleurs, madame de Fontaneilles avait dû fuir, sans oser montrer sa figure criblée des éclats de la glace.

A propos du procès criminel de M. de Fontaneilles, avait-on, pour la confrontation et pour la constatation des blessures, arraché le corps glacé d'Octave des bras de marbre de la duchesse ?

Violette questionnait Bérangère, Bérangère questionnait Violette. Ce n'était pas la première fois qu'on ne trouvait pas un mort dans son tombeau, mais le duc de Parisis avait eu des témoins de sa mort. Sans doute il n'était pas ressuscité. On sondait l'abîme du tombeau, on se perdait dans la nuit.

On se questionnait aussi sur cette apparition de la Femme de Neige. Quelle était cette

femme ? D'où venait-elle ? Pourquoi avait-elle disparu sans dire un mot, comme au beau temps des légendes ?

Violette fit appeler l'intendant. M. Rossignol était un esprit fort qui tenta vainement de calmer ces jeunes imaginations. Il eut pourtant toutes les peines du monde à mal expliquer pourquoi le duc de Parisis n'était pas dans son tombeau.

Sur le soir le bruit se répandit parmi les paysans de Parisis que la Roche-l'Épine avait maintenant deux châtelaines : la jeune fille qui y demeurait depuis six mois et « une grande femme toute blanche » qui y était arrivée le jour même.

On vint dire cela à Violette. Elle ne douta pas que ce ne fût la femme qui était venue le matin au château de Parisis.

— Voulez-vous tenter l'aventure ? dit-elle à Bérangère ; nous irons à la Roche-l'Épine, nous pénétrerons le mystère.

Bérangère voulut bien, on fit atteler et on partit pour la Roche-l'Épine.

Mais on ne fut pas reçu. Violette eut beau dire qu'elle désirait parler à la maîtresse du

logis, celle-ci lui fit répondre qu'elle avait la migraine, mais qu'elle irait la voir bientôt.

Bérangère apprit par une fille de basse-cour, moyennant un louis, que la « jeune dame » avait avec elle depuis midi une femme qu'on n'avait jamais vue dans le pays, une « femme blanche comme une morte, triste comme une sainte, grande comme un arbre. »

Violette pria Bérangère de l'accompagner à Ems. Là seulement elle saurait pourquoi Octave n'était pas dans son cercueil.

Quoique Bérangère n'osât pas dire non à son amie, elle essaya de lui faire comprendre que ce n'était guère le moment, au mois d'avril d'aller faire un tour à Ems, une ville qui dort comme la Belle-au-Bois-dormant, depuis le dernier tour de la roulette jusqu'au premier cri du trente-et-quarante.

Toute douce qu'elle fût, Violette voulait bien ce qu'elle voulait : elle entraîna Bérangère.

Naturellement le voyage fut rapide et triste, quoique égayé çà et là par un mot spirituel de Bérangère. Violette conservait un vague espoir, à chaque station elle ne pouvait arrêter

ces mots : « S'il n'était pas mort ! » Bérangère se moquait de Violette.

— Ma chère amie, s'il n'était pas mort, il y a longtemps qu'il ferait des siennes à Paris.

On arriva à Ems. La ville était couverte de brume. Naturellement l'hôtel de Russie était fermé comme tous les hôtels. On rencontra de rares habitants qui avaient l'air égaré comme des visiteurs dans les ruines d'Herculanum et de Pompeïa.

A quelle porte frapper ?

Les deux amies descendirent à la maison des bains. Avant de parler de Paris on parla de l'hôtel de Russie. Où étaient l'hôtelier et l'hôtelière ? Où étaient les domestiques ? Et les médecins ? Et les magistrats ? On parlait à des Allemands qui comprenaient le français, mais qui avaient l'air de ne pas comprendre.

Violette hasarda le nom du duc de Paris. Les oreilles se dressèrent, on eut l'air de se réveiller.

— Le duc de Paris, dit une petite marchande du Kursaal, qui allait bientôt rouvrir sa boutique, je l'ai bien connu, moi qui vous parle. Il m'avait acheté pour plus de

mille florins de verreries de Bohême, mais je n'ai pas vu la couleur de son argent, parce qu'il a été tué en duel, je veux dire assassiné.

— Enfin ! se disait Violette en se rapprochant de la petite marchande pour ne pas perdre un mot, je vais donc savoir quelque chose.

Mais cette femme ne savait que ce que savait Violette. Blessé mortellement, Octave était allé se jeter sur sa femme ; c'était sur les lèvres de Geneviève qu'il avait exhalé son dernier soupir. Dès le jour venu on était allé chercher des cercueils à Coblenz, et dans la journée on partait pour le château de Parisis avec les regrets de tout le pays. « Il était si beau et elle était si belle ! » disaient toutes les bouches. Si M. de Fontaneilles ne se fût constitué prisonnier il eût été écharpé.

— Et qui donc, demanda Violette à la marchande de verreries, qui donc a veillé la nuit le duc et la duchesse ?

— Tout le monde et personne. Vous savez comment cela se passe dans les hôtelleries : on va, on vient, on entre, on sort. Il n'y avait ni prêtre ni religieuse.

— Que sont devenus les domestiques de l'hôtel ?

— Sait-on où vont les oiseaux de passage ?

La petite marchande parut réfléchir :

— Attendez donc ! On a dit dans le pays qu'une servante, la nommée Sophie Rossler, s'était bien trouvée de rester la nuit auprès du duc et de la duchesse. En effet, quoiqu'il y eût plus d'un cancan sur son compte, elle a depuis trouvé à se marier avec un charcutier de Coblenz. Elle est revenue ici pendant la dernière saison, se dandinant comme une femme du monde et disant tout haut, pour se donner des airs, que l'eau lui faisait du bien, elle qui ne buvait que du vin. Vous comprenez, madame ?

— Non, je ne comprends pas.

— Elle aura pris la bourse du duc ou de la duchesse de Parisis. Peut-être des bijoux, je ne sais pas. Mais je sais qu'elle débite majestueusement des cochons qui sont bien à elle.

Violette ne comprenait pas bien, parce qu'elle voulait trop comprendre.

— Il faut que je voie cette femme, dit-elle à Bérangère ; nous partirons sitôt le déjeuner.

— Nous ferions mieux d'aller déjeuner chez elle, dit Bérangère, nous mangerions de son boudin.

On déjeuna pourtant à Ems, parce qu'il fallait attendre le départ du train.

A Coblenz, les deux amies trouvèrent la charcutière à son comptoir. C'était une jeune femme un peu grasse, un peu rouge, dents blanches et yeux vifs qui donnait envie de mordre à ses jambons.

Elle était ouverte et gaie comme une créature qui n'a rien sur la conscience.

— Madame, lui dit Violette, je voudrais avoir l'honneur de causer un peu avec vous.

— Bien volontiers, madame, nous allons monter dans mon salon.

— Son salon ! « Je te vas tuer, » murmura Bérangère à l'oreille de Violette.

On monta gravement à la suite de Sophie Rossler qui avait confié son trône à un des aides du bourreau. J'ai voulu dire du mari.

— Madame, dit Violette sans plus de préface, vous étiez à l'hôtel de Russie quand M. de Fontaneilles tua le duc et la duchesse de Paris.

Un nuage passa sur la figure de la charcutière.

— J'étais la première fille de service.

Sophie Rossler dit cela comme elle eût dit :

— J'étais la première fille d'honneur.

Elle continua :

— J'ai vu toute cette horrible boucherie, c'est moi qui suis accourue aux premiers cris; seulement la porte était fermée à l'intérieur. J'avais beau regarder par le trou de la serrure, je ne voyais rien. Il a fallu enfoncer la porte, mais il était trop tard. Ce M. de Fontaneilles avait frappé le mari comme la femme.

— Et quand vous êtes entrée, demanda Violette, mon cousin et ma cousine respiraient-ils encore ?

La charcutière regarda d'un air défiant celle qui l'interrogeait.

— Voyez-vous, reprit Violette, je m'adresse à vous, parce que je veux savoir mot à mot ce qui s'est passé cette nuit-là. Je suis de la famille de Paris et je n'ai pas cessé de pleurer la mort du duc et de la duchesse.

— Parlez ! parlez ! dit Bérangère.

La figure de la charcutière exprimait une vague inquiétude.

— Ma foi, dit-elle, je n'ai pas bonne mémoire. Depuis ce temps-là je me suis mariée, j'ai mis au monde un enfant, j'ai changé de condition, mon commerce m'absorbe. Savez-vous, madame, que mon mari tue deux cochons tous les matins ?

— Oh ! dit Bérangère avec déférence, nous savons que vous êtes la première charcutière du monde.

— La première c'est beaucoup dire, murmura Sophie Rossler, mais nos jambons sont maintenant plus renommés que ceux de toute la confrérie de Mayence.

— Je n'en doute pas, reprit Bérangère. Aussi, désormais, je ne veux plus manger de porc salé et fumé qu'il ne me vienne d'ici.

Et la folle Bérangère marmota les vers attendris de Charles Monselet sur les vertus du cochon !

## IV

*Récit de la charcutière*

La charcutière n'était pas une pièce de résistance, elle fut touchée aux larmes des compliments de Bérangère, elle se décida à faire des aveux. Mais était-elle de bonne foi ?

— Madame, dit-elle à Violette, je vous dois toute la vérité puisque vous êtes la cousine de ce duc et de cette duchesse. J'avais juré de ne pas parler, mais on m'avait fait une promesse qu'on n'a pas tenue. Et puis vous verrez qu'il n'y a pas grand mal à cela. Tout le monde aurait fait comme moi.

Jamais spectateur devant une toile qui va se lever, jamais philosophe aux assises quand